

COMMENTAIRES DE LA TRADUCTION DE LA NOUVELLE :
« ÉLOGE DE LA VANITE » DE MACHADO DE ASSIS,
PUBLIÉE EN 1878



MACHADO DE ASSIS
JEAN-FRANÇOIS BRUNELIÈRE

Résumé: Dans la nouvelle : « *Elogio da vaidade* » Machado de Assis nous propose un scénario inhabituel et entraînant, où l'on retrouve la Vanité affrontant la Modestie dans une joute verbale pour conquérir le public. A l'occasion de la première traduction en français de ce texte de 1878, nous présentons dans le commentaire qui l'accompagne quelques éléments de réflexion sur les choix effectués. Nous expliquons notamment comment nous essayons d'amener le lecteur français vers Machado de Assis, dans un effort de préservation de son style, et exposons quelques-unes des difficultés rencontrées lors de la traduction.

Mots clés : Machado de Assis; traduction commentée; français; Elogio de la vanité.

Abstract: In the short story “*Elogio da vaidade*”, Machado de Assis proposes an unusual and intriguing scenario in which we find Vanity facing off against Modesty in a debate to win over the public. In the accompanying commentary to this new annotated translation, we present some reflections about the translational choices made in the first French translation of this text in 1878. We also explain, for example, how we introduce the French reader to Machado de Assis by attempting to preserve the author's style, and we expound certain difficulties encountered over the course of the translation

Keywords: Machado de Assis; annotated translation; French; *Elogio da Vaidade*

ELOGIO DA VAIDADE

I

Logo que a Modéstia acabou de falar, com os olhos no chão, a Vaidade empertigou-se e disse:

Damas e cavalheiros, acabais de ouvir a mais chocha de todas as virtudes, a mais peca, a mais estéril de quantas podem reger o coração dos homens; e ides ouvir a mais sublime delas, a mais fecunda, a mais sensível, a que pode dar maior cópia de venturas sem contraste.

Que eu sou a Vaidade, classificada entre os vícios por alguns retóricos de profissão; mas na realidade, a primeira das virtudes. Não olheis para este gorro de guizos, nem para estes punhos carregados de braceletes, nem para estas cores variegadas com que me adorno. Não olheis, digo eu, se tendes o preconceito da Modéstia; mas se o não tendes, reparai bem que estes guizos e tudo mais, longe de ser uma casca ilusória e vã, são a mesma polpa do fruto da sabedoria; e reparai mais que vos chamo a todos, sem os biocos e meneios daquela senhora, minha mana e minha rival.

Digo a todos, porque a todos cobiço, ou sejais formosos como Páris, ou feios como Tersites, gordos como Pança, magros como Quixote, varões e mulheres, grandes e pequenos, verdes e maduros, todos os que compundes este mundo, e haveis de compor o outro; a todos falo, como a galinha fala aos seus pintinhos, quando os convoca à refeição, a saber, com interesse, com graça, com amor.

Porque nenhum, ou raro, poderá afirmar que eu o não tenha alçado ou consolado.

ELOGE DE LA VANITÉ

I

Dès que la Modestie eut terminé de parler, le regard baissé, la Vanité se redressa et dit :

Mesdames et Messieurs, vous venez d'entendre la plus insipide de toutes les vertus, la plus impuissante, la plus stérile de toutes celles qui peuvent gouverner le cœur des hommes ; et vous allez entendre la plus sublime d'entre elles, la plus féconde, la plus sensible, sans conteste celle qui peut donner le plus de fortune.

Et c'est moi, la Vanité, classée parmi les vices par quelques professionnels de la rhétorique ; mais en vérité, la première des vertus. Ne regardez pas ce bonnet à grelots, ni ces poignets chargés de bracelets, ni ces couleurs bariolées dont je me pare. Ne regardez pas, vous dis-je, si vous avez le même a priori que la Modestie ; mais si vous n'en avez pas, observez bien que ces clochettes et tout le reste, loin d'être un vernis illusoire et vain, sont de la même pulpe que celle du fruit de la sagesse ; et observez encore que je vous appelle tous, sans les feintes et les artifices de cette dame, ma sœur et ma rivale.

Je dis tous, parce que je vous convoite tous, que vous soyez beaux comme Páris, ou laids comme Thersite, gros comme Pança, minces comme Quichotte, hommes et femmes, grands et petits, verts et mûrs, vous tous qui appartenez à ce monde, et appartiendrez à l'autre ; je vous parle à tous, comme la poule parle à ses poussins quand elle les appelle pour le repas, à savoir avec intérêt, avec grâce, avec amour.

Parce que personne, sauf exception, ne pourra affirmer que je ne l'ai pas valorisé ou réconforté.

II

Onde é que eu não entro? Onde é que eu não mando alguma coisa? Vou do salão do rico ao albergue do pobre, do palácio ao cortiço, da seda fina e roçagante ao algodão escasso e grosseiro. Faço exceções, é certo (infelizmente!); mas, em geral, tu que possuis, busca-me no encosto da tua otomana, entre as porcelanas da tua baixela, na portinhola da tua carruagem; que digo? busca-me em ti mesmo, nas tuas botas, na tua casaca, no teu bigode; busca-me no teu próprio coração. Tu, que não possuis nada, perscruta bem as dobras da tua estamena, os recessos da tua velha arca; lá me acharás entre dois vermes famintos; ou ali, ou no fundo dos teus sapatos sem graxa, ou entre os fios da tua grenha sem óleo.

Valeria a pena ter, se eu não realçasse os teres? Foi para escondê-lo ou mostrá-lo, que mandaste vir de tão longe esse vaso opulento? Foi para escondê-lo ou mostrá-lo, que encomendaste à melhor fábrica o tecido que te veste, a safira que te arreia, a carruagem que te leva? Foi para escondê-lo ou mostrá-lo, que ordenaste esse festim babilônico, e pediste ao pomar os melhores vinhos? E tu, que nada tens, por que aplicas o salário de uma semana ao jantar de uma hora, senão porque eu te possuo e te digo que alguma coisa deves parecer melhor do que és na realidade? Por que levas ao teu casamento um coche, tão rico e tão caro, como o do teu opulento vizinho, quando podias ir à igreja com teus pés? Por que compras essa jóia e esse chapéu? Por que talhas o teu vestido pelo padrão mais rebuscado, e por que te remiras ao espelho com amor, senão porque eu te consolo da tua miséria e do teu nada, dando-te a troco de um

II

Où est-ce que je n'entre pas ? Où est-ce que je ne commande pas ? Je vais du salon du riche à l'auberge du pauvre, du palais à la pension, de la soie fine et glissante au coton modeste et grossier. J'exclus quelques cas, il est vrai (hélas !); mais en général toi qui as des biens, cherche-moi sur le dossier de ton canapé ottoman, parmi les porcelaines de ton service de table, dans la portière de ton coche ; que dis-je, cherche-moi en toi-même, dans tes bottes, dans ton complet, dans ta moustache ; cherche-moi dans ton propre cœur. Toi qui ne possèdes rien, fouille bien les doublures de ton étamine, les recoins de ton vieux coffre à vêtements, tu m'y trouveras entre deux vers affamés ; ou bien là, ou au fond de tes chaussures non cirées, ou dans tes cheveux non gominés.

A quoi bon posséder si je ne mettais pas en valeur ce que tu possèdes ? C'est pour le cacher ou le montrer que tu as fait venir de si loin ce vase opulent ? C'est pour le cacher ou le montrer que tu as commandé au meilleur atelier le tissu dont tu t'habilles, le saphir dont tu te pares, le coche qui te transporte ? C'est pour le cacher ou le montrer que tu as donné ce festin babylonien et commandé les meilleurs crus du vignoble ? Et toi qui ne possèdes rien, pourquoi dépenses-tu le salaire d'une semaine dans un dîner d'une heure, si ce n'est parce que je te possède et te dis, qu'au moins sur un point, tu dois paraître mieux que tu ne l'es en réalité ? Pourquoi utilises-tu pour ton mariage un carrosse aussi riche et aussi cher que celui de ton opulent voisin, alors que pouvais aller à l'église à pied ? Pourquoi achètes-tu ce bijou et ce chapeau ? Pourquoi tailles-tu ton vêtement selon le style le plus sophistiqué et pourquoi te contemples-

sacrifício grande benefício ainda maior?

III

Quem é esse que aí vem, com os olhos no eterno azul? É um poeta; vem compondo alguma coisa; segue o vôo caprichoso da estrofe. — Deus te salve, Píndaro! Estremeceu; moveu a frente, desabrochou em riso. Que é da inspiração? Fugiu-lhe; a estrofe perdeu-se entre as moitas; a rima esvaiu-se-lhe por entre os dedos da memória. Não importa; fiquei eu com ele, — eu, a musa décima, e, portanto, o conjunto de todas as musas, pela regra dos doutores de Sganarello. Que ar beatífico! Que satisfação sem mescla! Quem dirá a esse homem que uma guerra ameaça levar um milhão de outros homens? Quem dirá que a seca devora uma porção do país? Nesta ocasião ele nada sabe, nada ouve. Ouve-me, ouve-se; eis tudo.

Um homem caluniou-o há tempos; mas agora, ao voltar à esquina, dizem-lhe que o caluniador o elogiou.

— Não me fales nesse maroto.

— Elogiou-te; disse que és um poeta enorme.

— Outros o têm dito, mas são homens de bem, e sinceros. Será ele sincero?

— Confessa que não conhece poeta maior.

— Peralta! Naturalmente arrependeu-se da injustiça que me fez. Poeta enorme, disse ele?

— O maior de todos.

— Não creio. O maior?

— O maior.

— Não contestarei nunca os seus

tu avec amour dans le miroir, si ce n'est parce que je te réconforte de ta misère et de ton néant, te donnant en contrepartie d'un grand sacrifice un bénéfice encore plus avantageux?

III

Mais qui vient là, les yeux dans l'éternel azur? C'est un poète; il compose quelque chose en chemin; il suit le vol capricieux de la strophe. — Dieu te garde, Pindare! Il trembla, plissa le front et éclata de rire. Qu'advient-il de l'inspiration? Elle lui échappa; la strophe se perdit dans les fourrés; la rime glissa entre les doigts de sa mémoire. Peu importe, je suis restée avec lui, moi, la dixième muse et par conséquent la somme de toutes les muses, d'après la règle des docteurs de Sganarelle. Quel air béat! Quelle pure satisfaction! Qui dira à cet homme qu'une guerre menace d'emporter un million d'autres hommes? Qui lui dira qu'une sécheresse dévore une partie du pays? A cet instant, il ne veut rien savoir, il n'écoute rien. Ecoute-moi, écoute-toi; voilà tout.

Un homme l'avait calomnié il y a longtemps; mais maintenant de retour dans la région, on lui dit que le diffamateur a parlé de lui en termes élogieux.

Ne me parle pas de ce coquin.

Il a fait ton éloge; il a dit que tu étais un poète grandiose.

D'autres l'ont dit, mais ce sont des gens de bien, et sincères. Mais est-il sincère?

Il admet qu'il ne connaît pas de plus grand poète.

Le vaurien! Naturellement, il a regretté l'injustice qu'il m'a faite. Un poète grandiose, a-t-il dit?

Le plus grand de tous.

Je n'en crois rien. Le plus grand?

Le plus grand.

Je ne contesterai jamais ses

méritos; não sou como ele que me caluniou; isto é, não sei, disseram-mo. Diz-se tanta mentira! Tem gosto o maroto; é um pouco estouvado às vezes, mas tem gosto. Não contestarei nunca os seus méritos. Haverá pior coisa do que mesclar o ódio às opiniões? Que eu não lhe tenho ódio. Oh! nenhum ódio. É estouvado, mas imparcial.

Uma semana depois, vê-lo-eis de braço com o outro, à mesa do café, à mesa do jogo, alegres, íntimos, perdoados. E quem embotou esse ódio velho, senão eu? Quem verteu o bálsamo do esquecimento nesses dois corações irreconciliáveis? Eu, a caluniada amiga do gênero humano.

Dizem que o meu abraço dói. Calúnia, amados ouvintes! Não escureço a verdade; às vezes há no mel uma pontazinha de fel; mas como eu dissolvo tudo! Chamai aquele mesmo poeta, não Píndaro, mas Trissotin. Vê-lo-eis derrubar o carão, estremecer, rugir, morder-se, como os zoilos de Bocage. Desgosto, convenho, mas desgosto curto. Ele irá dali remirar-se nos próprios livros. A justiça que um atrevido lhe negou, não lha negarão as páginas dele. Oh! a mãe que gerou o filho, que o amamenta e acalenta, que põe nessa frágil criaturinha o mais puro de todos os amores, essa mãe é Medéia, se a compararmos àquele engenho, que se consola da injúria, relendo-se; porque se o amor de mãe é a mais elevada forma do altruísmo, o dele é a mais profunda forma de egoísmo, e só há uma coisa mais forte que o amor materno, é o amor de si próprio.

mérites ; je ne suis pas comme lui qui m'a calomnié ; enfin, je ne sais pas, c'est ce que l'on m'a dit. On dit tellement de mensonges. Il a du goût le coquin ; il est un peu maladroit parfois, mais il a du goût. Je ne contesterai jamais ses mérites. Rien de pire que mélanger la haine aux opinions ! Moi je n'éprouve pas de haine envers lui. Oh ! Pas la moindre haine. Il est maladroit, mais impartial.

Une semaine plus tard, vous les voyez côte à côte, au café, à la salle de jeux, joyeux, proches, raccommodés. Et qui a atténué cette vieille haine, si ce n'est moi ? Qui a versé le baume de l'oubli dans ces deux cœurs irrécyclables ? Moi, l'amie calomniée du genre humain.

On dit que mon étreinte est douloureuse. Calomnie, mes chers auditeurs ! Je n'assombris pas la vérité ; il y a parfois dans le miel une petite pointe de fiel mais voyez comme je dissous tout ! N'appellez pas ce poète Pindare, mais Trissotin. Vous le verrez changer de visage, trembler, rugir, se mordre, comme les zoilos de Bocage.¹ Dégoût, j'en conviens, mais dégoût de courte durée. Dès lors il se contempera dans ses propres livres. La justice qu'un effronté lui a refusée, ses pages ne la lui refuseront pas. Oh ! La mère qui a mis son enfant au monde, qui l'allaita et le berce, qui dépose dans cette petite créature fragile le plus pur de tous les amours, cette mère c'est Médée si nous la comparons à ce génie, qui se console de l'insulte en se relisant ; parce que si l'amour d'une mère est la forme la plus élevée de l'altruisme, le sien est la forme la plus profonde d'égoïsme. Et une seule chose est plus forte que l'amour maternel,

¹ NDT : José Maria Barbosa du Bocage (1765-1805) est un poète portugais, qui écrivit :
 "Eis os tempos, a inveja, a morte, o Letes
 [...] Zoilos, tremei! Posteridade, és minha!"

c'est l'amour de soi-même.

IV

Vede estoutro que palestra com um homem público. Palestra, disse eu? Não; é o outro que fala; ele nem fala, nem ouve. Os olhos entornam-se-lhe em roda, aos que passam, a espreitar se o vêem, se o admiram, se o invejam. Não corteja as palavras do outro; não lhes abre sequer as portas da atenção respeitosa. Ao contrário, parece ouvi-las com familiaridade, com indiferença, quase com enfado. Tu, que passas, dizes contigo:

— São íntimos; o homem público é familiar deste cidadão; talvez parente. Quem lhe faz obter esse teu juízo, senão eu? Como eu vivo da opinião e para a opinião, dou àquele meu aluno as vantagens que resultam de uma boa opinião, isto é, dou-lhe tudo.

Agora, contempalai aquele que tão apressadamente oferece o braço a uma senhora. Ela aceita-lho; quer seguir até a carruagem, e há muita gente na rua. Se a Modéstia animara o braço do cavalheiro, ele cumprira o seu dever de cortesia, com uma parcimônia de palavras, uma moderação de maneiras, assaz miseráveis. Mas quem lho anima sou eu, e é por isso que ele cuida menos de guiar à dama, do que de ser visto dos outros olhos. Por que não? Ela é bonita, graciosa, elegante; a firmeza com que assenta o pé é verdadeiramente senhoril. Vede como ele se inclina e bamboleia! Riu-se? Não vos iludais com aquele riso familiar, amplo, doméstico; ela disse apenas que o calor é grande. Mas é tão bom rir para os outros! é tão bom fazer supor uma intimidade elegante!

Não deveríeis crer que me é vedada a sacristia? Decerto; e contudo,

IV

Voyez cet autre qui donne une conférence aux côtés d'un notable. Qui donne une conférence, dis-je? Non, c'est l'autre qui parle, lui ne parle pas, n'écoute pas non plus. Ses yeux roulent, attirés par les passants, épiant s'ils le voient, s'ils l'admirent, s'ils l'envient. Il ne fait pas honneur aux paroles de l'autre, ne leur accorde même pas une attention respectueuse. Au contraire, il semble les écouter avec familiarité, avec indifférence, presque avec ennui. Toi qui passes, te dis :

-Ils sont proches; le notable est une vieille connaissance de cet individu, peut-être un parent. Qui lui a permis d'obtenir ce jugement de ta part, si ce n'est moi? Comme je vis de l'opinion et pour l'opinion, je donne à mon élève les avantages qui résultent d'une bonne opinion, c'est-à-dire, je lui donne tout.

Maintenant, observez celui qui offre son bras à une dame avec tant d'empressement. Elle l'accepte, souhaite aller jusqu'au coche; et beaucoup de gens se trouvent dans la rue. Si la Modestie avait animé le bras du gentilhomme, il aurait accompli son devoir de courtoisie, économisant ses mots, modérant ses manières, assez misérables. Mais c'est moi qui l'anime et c'est pour cela qu'il s'occupe moins de guider la dame que d'être vu par d'autres yeux. Pourquoi ne le fait-il pas? Elle est belle, gracieuse, élégante; la fermeté avec laquelle elle pose ses pas est véritablement majestueuse. Voyez comme il s'incline et dodeline! Il a ri? Ne vous faites pas d'illusion face à ce rire intime, ample, familier; elle a seulement dit qu'il faisait très chaud. Mais c'est si agréable de rire pour les autres! C'est si agréable de laisser croire à une

acho meio de lá penetrar, uma ou outra vez, às escondidas, até às meias roxas daquela grave dignidade, a ponto de lhe fazer esquecer as glórias do céu, pelas vanglórias da terra. Verto-lhe o meu óleo no coração, e ela sente-se melhor, mais excelsa, mais sublime do que esse outro ministro subalterno do altar, que ali vai queimar o puro incenso da fé. Por que não há de ser assim, se agora mesmo penetrou no santuário esta garrida matrona, ataviada das melhores fitas, para vir falar ao seu Criador? Que farfalhar! que voltear de cabeças! A antífona continua, a música não cessa; mas a matrona suplantou Jesus, na atenção dos ouvintes. Ei-la que dobra as curvas, abre o livro, compõe as rendas, murmura a oração, acomoda o leque. Traz no coração duas flores, a fé e eu; a celeste, colheu-a no catecismo, que lhe deram aos dez anos; a terrestre colheu-a no espelho, que lhe deram aos oito; são os seus dois Testamentos; e eu sou o mais antigo.

V

Mas eu perderia o tempo, se me detivesse a mostrar um por um todos os meus súditos; perderia o tempo e o latim. *Omnia vanitas*. Para que citá-los, arrolá-los, se quase toda a terra me pertence? E digo quase, porque não há negar que há tristezas na terra e onde há tristezas aí governa a minha irmã bastarda, aquela que ali vedes com os olhos no chão. Mas a alegria sobrepuja o enfado e a alegria sou eu. Deus dá um anjo guardador a cada homem; a natureza dá-lhe outro, e esse outro é nem mais nem menos esta vossa criada,

élégante intimité ! Vous ne devriez pas croire que la sacristie m'est interdite ? Bien sûr ; et pourtant je trouve le moyen d'y pénétrer, de temps en temps, en cachette, jusqu'aux chaussettes violettes de ce personnage éminent et grave, au point de lui faire oublier les gloires du ciel, au profit des vanités de la terre. Je lui mets du baume au cœur et il se sent mieux, plus élevé, plus sublime que cet autre ministre subalterne de l'autel, qui va là brûler le pur encens de la foi. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi, si à l'instant cette élégante matrone a pénétré dans le sanctuaire, ornée des meilleurs rubans, pour venir parler à son Créateur ? Quelle rumeur ! Que de mouvements de têtes ! L'antiphone continue, la musique ne s'arrête pas ; mais la matrone a supplanté Jésus dans l'attention de l'assistance. Et la voilà qui s'incline, ouvre son livre, remet en place ses broderies, murmure la prière, ferme son éventail. Elle a deux fleurs dans le cœur : la foi et moi ; la fleur céleste, elle l'a cueillie dans le catéchisme qu'on lui avait enseigné à ses dix ans ; la fleur terrestre elle l'a cueillie dans le miroir qu'on lui avait donné à ses huit ans ; ce sont ses deux Testaments et je suis le plus ancien.

V

Mais je perdrais mon temps si je m'attardais à montrer tous mes sujets un par un; je perdrais mon temps et mon latin. *Omnia vanitas*. Pourquoi les citer, les lister, si presque toute la Terre m'appartient ? Je dis presque, parce qu'on ne peut nier qu'il y a de la tristesse sur Terre et où il y a de la tristesse c'est ma sœur bâtarde qui gouverne, celle que vous voyez ici, le regard baissé. Mais la joie surpasse l'ennui et la joie, c'est moi. Dieu donne un ange gardien à chaque homme ; la nature lui en donne un autre et cet autre

que recebe o homem no berço, para deixá-lo somente na cova. Que digo? Na eternidade; porque o arranco final da modéstia, que aí lês nesse testamento, essa recomendação de ser levado ao chão por quatro mendigos, essa cláusula sou eu que a inspiro e dito; última e genuína vitória do meu poder, que é imitar os meneios da outra.

Oh! a outra! Que tem ela feito no mundo que valha a pena de ser citado? Foram as suas mãos que carregaram as pedras das Pirâmides? Foi a sua arte que entreteceu os louros de Temístocles? Que vale a charrua do seu Cincinato, ao pé do capelo do meu cardeal de Retz? Virtudes de cenóbios, são virtudes? Engenhos de gabinete, são engenhos? Traga-me ela uma lista de seus feitos, de seus heróis, de suas obras duradouras; traga-ma, e eu a suplantarei, mostrando-lhe que a vida, que a história, que os séculos nada são sem mim.

Não vos deixeis cair na tentação da Modéstia: é a virtude dos pecos. Achareis decerto, algum filósofo, que vos louve, e pode ser que algum poeta, que vos cante. Mas, louvaminhas e cantarolas têm a existência e o efeito da flor que a Modéstia elegeu para emblema; cheiram bem, mas morrem depressa. Escasso é o prazer que dão, e ao cabo definhareis na soledade. Comigo é outra coisa: achareis, é verdade, algum filósofo que vos talhe na pele; algum frade que vos dirá que eu sou inimiga da boa consciência. Petas! Não sou inimiga da consciência, boa ou má; limito-me a substituí-la, quando a vejo em frangalhos; se é ainda nova, ponho-lhe diante de um espelho de cristal, vidro de aumento. Se vos parece preferível o narcótico da Modéstia, dizei-o; mas ficai certos de

c'est votre servante ni plus ni moins, qui reçoit l'homme au berceau pour ne le quitter que dans la fosse. Que dis-je ? Dans l'éternité, puisque le dernier élan de la modestie, que tu peux lire ici dans ce testament, cette recommandation d'être mis en terre par quatre mendiants, cette clause, c'est moi qui l'inspire et la dicte, dernière et authentique victoire de mon pouvoir qui consiste à imiter les manières de l'autre.

Oh ! L'autre ! Qu'a-t-elle fait dans le monde qui vaille la peine d'être cité ? Ce sont ses mains qui ont transporté les pierres des Pyramides ? C'est son art qui a entrelacé les lauriers de Thémistocle ? Que vaut la charrue de son Cincinnatus à côté de la calotte de mon cardinal de Retz ? Les vertus de cénobites sont-elles des vertus ? Les génies de cabinet sont-ils des génies ? Qu'elle m'apporte une liste de ses réalisations, de ses héros, de ses œuvres pérennes ; qu'elle me l'apporte, et je la supplanterai, en lui montrant que la vie, que l'histoire et que les siècles ne sont rien sans moi.

Ne vous laissez pas aller à la tentation de la Modestie : c'est la vertu des niais. Vous trouverez certainement quelque philosophe qui vous loue et il se peut qu'un poète vous célèbre. Mais les flatteries et les chants ont la durée et l'effet de la fleur que la Modestie a choisi pour emblème ; ils sentent bon, mais meurent rapidement. Le plaisir qu'ils donnent est compté, et finalement vous vous étiolez dans la solitude. Avec moi c'est une autre histoire : vous trouverez, c'est vrai, quelque philosophe pour vous égratigner, quelque moine qui vous dira que je suis l'ennemie de la bonne conscience. Mensonges ! Je ne suis pas ennemie de la conscience, bonne ou mauvaise ; je me contente de la substituer quand je la vois en lambeaux ; si elle est encore neuve, je

que excluireis do mundo o fervor, a alegria, a fraternidade.

Ora, pois, cuida haver mostrado o que sou e o que ela é; e nisso mesmo revelei a minha sinceridade, porque disse tudo, sem vexame, nem reserva; fiz o meu próprio elogio, que é vitupério, segundo um antigo rifão; mas eu não faço caso de rifões. Vistes que sou a mãe da vida e do contentamento, o vínculo da sociabilidade, o conforto, o vigor, a ventura dos homens; alço a uns, realço a outros, e a todos amo; e quem é isto é tudo, e não se deixa vencer de quem não é nada.

E reparai que nenhum grande vício se encobriu ainda comigo; ao contrário, quando Tartufo entra em casa de Orgon, dá um lenço a Dorina para que cubra os seios. A modéstia serve de conduta a seus intentos. E por que não seria assim, se ela ali está de olhos baixos, rosto caído, boca taciturna? Poderíeis afirmar que é Virgínia e não Locusta? Pode ser uma ou outra, porque ninguém lhe vê o coração. Mas comigo? Quem se pode enganar com este riso franco, irradiação do meu próprio ser; com esta face jovial, este rosto satisfeito, que um quase nada obumbra, que outro quase nada ilumina; estes olhos, que não se escondem, que se não esgueiram por entre as pálpebras, mas fitam serenamente o sol e as estrelas?

VI

O quê? Credes que não é assim? Querem ver que perdi toda a minha retórica, e que ao cabo da pregação, deixo um auditório de relapsos? Céus!

la mets face à un miroir grossissant en cristal. Si l'anesthésie de la Modestie vous paraît préférable, dites-le, mais soyez certains que vous excluez de votre monde la ferveur, la joie et la fraternité.

Mais puisque j'ai pris soin de montrer ce que je suis et ce qu'elle est et qu'en cela même j'ai révélé ma sincérité, puisque que j'ai tout dit, sans honte, ni réserve; j'ai fait mon propre éloge, qui est honteux, suivant un ancien dicton; mais les dictons ne m'importent pas. Vous avez vu que je suis la mère de la vie et de la satisfaction, le lien social, le confort, la vigueur, la fortune des hommes; j'élève les uns, relève les autres et aime tout le monde; quand on est ainsi on est tout puissant, on ne se laisse pas vaincre par celle qui n'est rien.

Et remarquez qu'aucun grand vice ne s'est encore caché derrière moi; au contraire, quand Tartuffe entre dans la maison d'Orgon, il donne un mouchoir à Dorine pour qu'elle se couvre les seins. La modestie gouverne ses intentions. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi, si elle est ici, les yeux baissés, le visage tombant, la bouche taciturne? Vous pourriez affirmer que c'est Virginie et non Locuste? Cela peut être l'une ou l'autre, puisque personne ne voit dans son cœur. Mais avec moi? Qui ce rire franc peut-il tromper, irradiation de mon âme; cette expression joviale, cet air satisfait, qui s'assombrit pour un rien, qui s'illumine pour un autre rien; ces yeux qui ne se cachent pas, qui ne se dérobent pas sous les paupières, mais regardent sereinement le soleil et les étoiles.

VI

Quoi? Vous ne croyez pas qu'il en est ainsi? Vous souhaitez me voir perdre toute ma rhétorique et qu'à la fin du prêche je laisse un auditoire

Dar-se-á caso que a minha rival vos arrebatasse outra vez? Todos o dirão ao ver a cara com que me escuta este cavalheiro; ao ver o desdém do leque daquela matrona. Uma levanta os ombros; outro ri de escárnio. Vejo ali um rapaz a fazer-me figas: outro abana tristemente a cabeça; e todas, todas as pálpebras parecem baixar, movidas por um sentimento único. Percebo, percebo! Tendes a volúpia suprema da vaidade, que é a vaidade da modéstia.

d'impénitents ? Juste ciel ! Est-ce que ma rivale vous aurait repris ? Tout le monde le croirait à voir la mine avec laquelle m'écoute ce gentilhomme, à voir le geste de dédain de l'éventail de cette dame. L'une hausse les épaules, l'autre rit avec sarcasme. Je vois ici un jeune homme qui me nargue, un autre secoue tristement la tête et toutes, toutes les paupières semblent se baisser, mues par un seul sentiment. Je vois, je vois ! Vous avez la volupté suprême de la vanité, la vanité de la modestie.

Après avoir situé la nouvelle traduite dans l'ensemble de l'œuvre de Machado de Assis et souligné l'intérêt littéraire qu'elle présente, nous exposons dans cet article l'approche qui sous-tend notre traduction, à savoir amener le lecteur français vers Machado de Assis, dans un souci de préservation de son style. Nous évoquons ensuite certaines des difficultés rencontrées lors de la traduction et les principales options retenues pour la mener à bien.

L'œuvre de machado de assis

Joaquim Maria Machado de Assis (1839-1908) est considéré comme l'un des plus grands auteurs brésiliens. Veríssimo, un critique littéraire contemporains de Machado de Assis, le définit comme l'écrivain représentant « la plus haute expression de notre génie littéraire » (VERÍSSIMO, 1963, p.304), affirmant qu'il est à l'époque le plus grand écrivain de langue portugaise, supérieur à ses contemporains du Portugal, ce qui en fait l'un des premiers auteurs brésiliens reconnus en tant que tels. Certains spécialistes de son œuvre n'hésitent pas à le comparer à Victor Hugo en France, en particulier pour la violence potentielle de ses écrits (MASSA, 1971, p.390). Écrivain prolifique, il est l'auteur de poésies (quatre recueils entre 1864 et 1901), de treize pièces de théâtre, de près de deux cents nouvelles (regroupées en recueils ou publiées séparément dans des journaux) et de romans (neuf entre 1872 et 1908).

Les écrits les plus célèbres de Machado de Assis (ses romans : *A Mão e a Luva*, *Memórias póstumas de Brás Cubas*, *Quincas Borba*, par exemple, mais aussi des recueils de nouvelles, tels que *Contos Fluminenses*) ont été traduits en de nombreuses langues (allemand, anglais, français, italien, arabe etc.)

La critique « classique », depuis José Verrísimo (1963, p.315), considère que son œuvre peut être divisée en deux phases : une phase romantique et une phase réaliste, dont le point de départ serait le roman *Memórias Póstumas de Brás Cubas*, publié en 1881. Elle attribue également à l'écriture de Machado de Assis un caractère

réaliste, sceptique et pessimiste. Certains (CARBONERA, 2006, p.14) mettent surtout en avant l'ironie, voire le tragi-comique présent dans l'ensemble de ses œuvres.

Gledson (2006, p.35) considère que les nouvelles de Machado de Assis mériteraient d'être étudiées avec plus de sérieux puisque leur qualité permet de comparer leur auteur aux meilleurs du genre parmi ses contemporains : Maupassant, Tchekhov ou Henry James. Lúcia Miguel-Pereira (1973, p.99) affirme même que c'est précisément dans ce genre qu'il donna toute sa mesure. Il y exprime l'essentiel de son style, dans une grande cohésion.

De fait, en complément des romans de Machado de Assis, la lecture de ses nouvelles présente un grand intérêt. On y retrouve par ailleurs quelques-uns de ses thèmes de prédilection : théâtre social et nature de l'âme humaine.

La nouvelle : Éloge de la vanité (Elogio da VAIDADE)

Cette courte nouvelle publiée pour la première fois le 28 mai 1878 dans le journal *O Cruzeiro* présente plusieurs aspects particulièrement intéressants, motivant sa traduction.

Tout d'abord l'histoire imaginée par l'auteur est originale : deux sœurs, la Modestie et la Vanité, se disputent les faveurs d'un auditoire et du lecteur. La nouvelle commence *in media res* juste après un argumentaire de la Modestie (les premiers mots sont en effet : « *Dès que la Modestie eut terminé de parler [...]* ») et c'est uniquement l'argumentaire de la Vanité qui est retranscrit, avec force d'exemples précis qui ne manquent pas d'interpeller le lecteur. Les motivations les moins nobles des hommes sont mises à jour dans ce discours critique et plein d'ironie, dénonçant l'hypocrisie qui habite le cœur de presque tous les hommes. On retrouve donc dans cette nouvelle certaines des caractéristiques générales de l'œuvre de Machado de Assis, telles que l'ironie et une vision pessimiste de l'Homme, qui serait mauvais par nature. Le style de Machado de Assis, vif et percutant, entraîne le lecteur d'un bout à l'autre de la nouvelle, sans temps mort. Par ailleurs, cette nouvelle n'a jamais été traduite en français, contrairement à d'autres (*Teoria do medalhão*, *O espelho*, *A cartomante*, par exemple).

C'est pour l'ensemble de ces raisons que notre choix de traduction s'est porté sur cette nouvelle en particulier.

L'objectif de notre traduction : amener le lecteur français vers machado de assis

L'objectif premier de notre traduction a été de préserver le style et les choix lexicaux de l'auteur et d'amener le lecteur vers lui. On retrouve dans cette approche les idées de plusieurs théoriciens de la traduction. Tout d'abord celle que Schleiermacher exposa dans son discours de 1813 intitulé « *Des différentes méthodes du traduire* », lorsqu'il dit que le *bon* traducteur « laisse l'écrivain le plus tranquille possible et fait que le lecteur aille à sa rencontre »², l'objectif étant de communiquer au lecteur du texte traduit les mêmes sentiments provoqués chez le lecteur du texte original. C'est également ce que pensent Berman (2002, p.43) et Venuti (2000, p.469) qui, entre les deux possibilités de traduction : « étrangéisation » et « domestication », préfèrent la première option. Finalement les idées de García Yebra sont également bien représentées puisque celui-ci affirme (2006, p.17) que le traducteur doit préserver

² Traduction de Berman (1985)

le sens (contenu conceptuel) avant tout, puis la désignation (référence des signifiés en fonction de réalités extralinguistiques) et enfin les signifiés (contenu linguistique).

Pour atteindre notre objectif nous avons été attentifs aux particularités stylistiques de Machado de Assis et avons pris soin d'éviter au maximum de les « effacer ». Un mouvement non contrôlé de facilitation de la lecture en français, par des simplifications ou des explicitations trop sommaires par exemple, aurait risqué de dénaturer le texte original. Aussi, dans la mesure du possible et lorsque l'interprétation ne posait pas de difficulté particulière, nous avons privilégié le maintien des impressions éprouvées par le lecteur de l'œuvre originale et des originalités de l'écriture de Machado de Assis en reproduisant dans notre traduction, en plus du sens, le rythme, les métaphores et le lexique, ainsi que le sens étymologique des mots, ce qui est souvent possible lors d'une traduction du portugais vers le français, du fait de la proximité des langues et de leur origine commune.

Exemples de difficultés rencontrées et choix commentés

Voyons à présent quelques aspects révélateurs ou problématiques de la traduction que nous avons réalisée. Tout d'abord, il a été possible de maintenir le lexique original dans certaines situations, reproduisant ainsi l'étonnement produit par le texte en portugais. Par exemple, dans le premier chapitre de la nouvelle, Machado écrit : « *como a galinha fala aos seus pintinhos, quando os convoca à refeição* », que l'on pourrait traduire en français par : « comme la poule parle à ses poussins lorsqu'elle les appelle pour manger ». Cette proposition serait adaptée pour un animal, mais le sentiment provoqué chez le lecteur du texte en français serait bien différent de celui que ressent le lecteur du texte original. Nous avons donc préféré nous rapprocher de la personnification retenue par l'auteur et choisi de maintenir une figure impressive (GENETTE, 1966, p.217) en adoptant la solution suivante : « comme la poule parle à ses poussins lorsqu'elle les appelle pour le repas ». Le verbe « convoquer » n'a pas été retenu parce que sa connotation impérative ne correspond pas à la suite de la phrase, décrivant la façon dont la poule appelle ses petits : « avec grâce, avec amour ».

Autre exemple de vocabulaire conservé : « *matrona* » qui est traduit par « matrone », malgré la connotation aujourd'hui un peu négative, voire parfois péjorative, de ce terme vieilli. La définition qu'en donne le dictionnaire Trésor de la Langue Française est : Femme d'âge mur, expérimentée, digne et respectable, ce qui correspond au texte original, même si ce terme employé dans un texte aujourd'hui renverrait plutôt à l'aspect péjoratif, que présente également le dictionnaire : femme d'un certain âge, grosse, souvent laide et d'allure vulgaire. Malgré ce petit risque de confusion, nous avons préféré maintenir le terme employé par Machado de Assis, confiant dans la capacité du lecteur de comprendre, d'après le contexte, qu'il est ici fait référence au côté respectable de la femme qui entre dans l'église.

Certaines tournures du portugais ne sont pas possibles à traduire de manière aussi proche de l'original. C'est le cas de la juxtaposition de démonstratifs et de possessifs, où le français « oblige » à choisir l'un ou l'autre. Lorsque Machado fait dire à la Vanité : « *dou àquele meu aluno* » la traduction doit choisir entre : « je donne à cet élève » ou « je donne à mon élève ». C'est cette deuxième traduction que nous avons retenue, la compréhension et l'association avec le personnage évoqué à l'instant présent de la narration ne posant pas de difficulté, l'importance étant de comprendre que le personnage « appartient » à la Vanité.

Dans certaines situations, l'éloignement relatif de la traduction par rapport au texte de Machado de Assis est réalisé dans l'objectif de ne pas changer de registre de langue et ne pas rompre avec le niveau élaboré qu'à construit l'auteur. Par exemple lorsqu'il écrit dans le chapitre III : « *ao voltar à esquina* » nous avons préféré la traduction : « de retour dans la région » plutôt que : « de retour dans le coin », qui serait une expression trop familière, ou « de retour dans le secteur », trop moderne. Quant au lexique, l'utilisation d'un vocabulaire un peu désuet : « coche », « vaurien », « coquin », « gentilhomme » permet de resituer le lecteur dans l'ambiance de l'époque du texte, sans toutefois aller jusqu'à générer de son incompréhension par l'emploi de termes complètement oubliés.

Malgré toutes ces précautions, on ne peut cependant éviter quelques pertes, parfois dues à la structure même de la langue. Ainsi Machado de Assis utilise le vouvoiement dans son texte (« *acabais de ouvir* » par exemple, dès le début de la nouvelle), ce qui correspond à l'usage de son époque, mais n'est plus utilisé aujourd'hui au Brésil. En français, cette particularité du texte n'a pas posé de difficulté, puisque les vouvoiements du portugais ont été traduits par des vouvoiements en français. Le lecteur français aura en revanche perdu la « sonorité » ancienne du texte et n'aura pas, de ce point de vue, la même impression immédiate que le lecteur brésilien d'avoir affaire à un texte ancien, par la seule observation de la conjugaison des verbes.

Dans d'autres cas, c'est le vocabulaire et certaines juxtapositions qui ne permettent pas la traduction la plus proche du texte original, générant une petite perte. Par exemple au début du premier chapitre, lorsque la Vanité s'adresse à son public, elle commence ainsi : « *Damas e cavalheiros* », ce qui correspond bien à un registre respectueux et archaïque. En français on peut utiliser « gentilshommes » (homme qui fait preuve de grandes qualités morales, de distinction dans ses manières, de générosité dans ses sentiments, d'après le Dictionnaire Trésor de la Langue Française) pour « *cavalheiros* » (*Homem de sentimentos e ações nobres. Homem de boa sociedade e educação*, d'après le dictionnaire Aurélio), ce qui donne le même effet, mais pour *damas*, traduisible par « dames », il se pose la question de l'association avec *gentilshommes*. « Gentes dames » est une expression qui était utilisée au Moyen-Âge, avec le même sens (qui a de la grâce, qui plaît par ses qualités physiques et/ou morales, la douceur de ses manières selon le dictionnaire Trésor de la Langue Française) mais qui ne correspond pas à l'époque du texte. « Dames et gentilshommes » perturbe l'équilibre de l'association des termes dans l'expression. Finalement nous avons dû retenir « Mesdames et messieurs », qui malgré son aspect plus moderne est encore la meilleure traduction de cette expression. La même question se pose avec « *varões e mulheres* » (chapitre I) où le terme « *varões* » n'a pu être rendu d'autre manière que par « hommes » pour ne pas perdre la symétrie « hommes et femmes », où « femme » n'a pas de connotation particulière contrairement au côté extrêmement « viril » du « *varões* » présent dans le texte de Machado, qui n'a pu être reproduit dans notre traduction.

Dans le cas de la juxtaposition « *grenha sem óleo* » dans le chapitre II : « *ou no fundo dos teus sapatos sem graxa, ou entre os fios da tua grenha sem óleo* », traduit par « ou au fond de tes chaussures non cirées, ou dans tes cheveux non gominés », il n'a pas été possible de reproduire le côté « hirsute » de « *grenha* », en particulier parce qu'on utilise toujours *les cheveux* en français pour parler de la chevelure et qu'au mieux, on parle d'une *mèche* mais difficilement d' « un cheveu »

(sauf expressions particulières). Ajouter un adjectif qualificatif entre « cheveux » et « non gominés » aurait alourdi inutilement le texte et utiliser « tignasse » ou « crinière » par exemple aurait immédiatement posé problème pour traduire « *sem óleo* ». Nous avons donc préféré perdre un peu d'information par rapport au texte original, la perte étant dans ce cas probablement moins préjudiciable que ne l'aurait été l'ajout.

Certaines tournures de phrases ont été remplacées dans l'objectif de rendre le texte plus fluide et de ne pas heuter inutilement la lecture de certains passages. Par exemple, dans le chapitre I, lorsque la Vanité parle de « *retóricos de profissão* », nous avons préféré traduire par « professionnels de la rhétorique » qui se lit sans problème aujourd'hui, plutôt que « rhétoriciens de métiers ».

Un mot, tout à fait « brésilien » a posé une difficulté de traduction. Il s'agit de « *cortiço* » (chapitre II) que nous avons finalement traduit par « pension », car peu avant, dans la même phrase, nous avons déjà le mot « auberge » et que la langue française n'offre pas beaucoup d'autres possibilités pour décrire les habitations populaires collectives que constituent les *cortiços*³. Pour notre traduction nous avons préféré un mot plus compréhensible dans le contexte, sachant que le principal objectif dans cette phrase est de créer une opposition à l'idée de luxe du palais.

Le français impose aussi parfois l'usage de possessifs, où le portugais est moins exigeant. Par exemple lorsqu'une femme est le centre de toutes les attentions dans l'église (chapitre IV), le texte de Machado de Assis : « *Ei-la que dobra as curvas, abre o livro, compõe as rendas, murmura a oração, acomoda o leque* » a été rendu par : « *Et la voilà qui s'incline, ouvre son livre, remet en place ses broderies, murmure la prière, ferme son éventail.* »

L'utilisation de l'article défini saul serait peut-être un peu étrange dans ce cas en français. Ouvre le livre, ferme l'éventail : de quel livre parle-t-on?, en a-t-on déjà parlé avant ? pourquoi l'éventail ? est-ce que ce sont des éléments importants et méritant d'être relevés ainsi ? L'emploi du possessif en français paraît beaucoup plus naturel dans ce cas.

En ce qui concerne le choix des temps, puisque le français permet de choisir entre passé simple et passé composé dans certaines situations au passé, nous avons choisi le passé simple lorsque le texte s'apparente clairement à un récit et le passé composé lorsqu'il s'agit d'une action passée qui a été ponctuelle. Ce dernier cas est préférable dans les phases du texte s'apparentant plus à un dialogue entre la Vanité et son public. Le passé composé pourra, s'il est bien utilisé, donner plus de présence au texte et rendre le discours un peu moins littéraire. C'est pourquoi nous trouvons le passé simple (et une forme de passé antérieur) au tout début de l'histoire : « Dès que la Modestie eut terminé de parler, le regard baissé, la Vanité se redressa et dit [...] » et le passé composé dans le dialogue entre le poète et une autre personne (chapitre III) :

« - Il a fait ton éloge ; il a dit que tu étais un poète grandiose
- D'autres l'ont dit, [...] ».

Enfin, élément de grande importance pour une « bonne » traduction, nous avons tenté de respecter au maximum le style de Machado de Assis dans ce texte, c'est-à-dire de maintenir le rythme énergique, les aspects ironiques et satiriques, pour

³ Il existe un roman brésilien : *O Cortiço*, qui a été traduit en français sous le titre : *La ruche*, mais cette information n'apporte pas une aide fondamentale dans notre difficulté de traduction ici.

conserver l'aspect saisissant et imagé du discours de la Vanité. Par exemple, lorsqu'un personnage se révèle être ridicule dans l'exagération de ses manières au moment où il aide une femme à marcher dans la rue, [ele] « *bamboleia* » dans le texte en portugais et « dodeline » dans la traduction, ou comme dans cette séquence, lorsque le poète du chapitre III change brusquement d'avis sur quelqu'un, si on lui dit qu'il l'a critiqué ou qu'il lui a fait des compliments :

« Peralta! Naturalmente arrependeu-se da injustiça que me fez. Poeta enorme, disse ele?
 — O maior de todos.
 — Não creio. O maior?
 — O maior.
 — Não contestarei nunca os seus méritos; não sou como ele que me caluniou; isto é, não sei, disseram-mo. »

que nous avons traduit par :

« Le vaurien ! Naturellement, il a regretté l'injustice qu'il m'a faite. Un poète grandiose, a-t-il dit ?
 - Le plus grand de tous.
 - Je n'en crois rien. Le plus grand ?
 - Le plus grand.
 - Je ne contesterai jamais ses mérites ; je ne suis pas comme lui qui m'a calomnié ; enfin, je ne sais pas, c'est ce que l'on m'a dit. »

On peut aussi noter dans cette séquence que l'adjectif « *enorme* » a été traduit par « grandiose », ce qui permet de faire la comparaison « plus grand ».

Nous espérons avoir, dans notre traduction, respecté au mieux le style et l'esprit de Machado de Assis. La diffusion de cette nouvelle en français permettra aux lecteurs qui ne maîtrisent pas le portugais d'avoir une bonne appréhension de cette fable théâtrale qu'a écrit Machado en 1878, mettant ainsi en valeur un autre genre littéraire, dans lequel il est moins connu en France. La personnification des qualités ou défauts des Hommes rappelleront peut-être au lecteur français certains aspects des fables de La Fontaine et bien que le caractère anti-moraliste de cette nouvelle les prenne à contre-pied, c'est avec le même plaisir qu'on s'adonne à sa lecture.

Jean-François Brunelière

bruneliere@hotmail.com

Pós-Graduação em Estudos da Tradução

Universidade Federal de Santa Catarina

Fonte do original:

Obra Completa de Machado de Assis, Vol. II. Rio de Janeiro: Nova Aguilar, 1994.

Publicado originalmente em O Cruzeiro, 28 de maio de 1878.

Referências

- BERMAN, Antoine. *A prova do estrangeiro: cultura e tradução na Alemanha romântica*. Bauru, SP: EDUSC, 2002.
- CARBONERA, Ildo. Duas faces de Machado de Assis. *Revista Eletrônica Polidisciplinar Voos – NESC*. n.3, p.13-30, dez. 2006.
- GARCÍA YEBRA, Valentín. *Experiencias de un traductor*. Madrid: Editorial Gredos, 2006.
- GENETTE, Gérard. *Figures I*. Paris: Editions du Seuil, 1966.
- GLEDSON, John. *Por um novo Machado de Assis: Ensaio*. São Paulo: Companhia das Letras, 2006.
- MASSA, Jean-Michel. *A juventude de Machado de Assis. 1839-1870. Ensaio de biografia intelectual*. Rio de Janeiro: Editora Civilização Brasileira, 1971.
- PEREIRA, Lúcia Miguel. *Prosa de ficção [de 1870 a 1920]*. Rio de Janeiro: José Olympio, 1973
- SCHLEIERMACHER, Friedrich. "Des différentes méthodes du traduire" (Conférence lue le 24 juin 1813 à l'Académie Royale Des Sciences de Berlin.), traduzido do alemão por A. Berman, in BERMAN, Antoine (ed.). *Les tours de Babel*. Mauvezin: Trans-Europ-Repress, 1985, p. 278-347.
- VENUTI, Lawrence (ed). *The Translation Studies Reader*. London: Routledge, 2000.
- VERÍSSIMO, José. *História da literatura brasileira: de Bento Teixeira (1601) a Machado de Assis (1908)*. 4. ed. Brasília: UnB, 1963.
- Site Machado de Assis <<http://www.machadodeassis.org.br/>>. Acesso em: 4 dez. 2012. (Notamment pour les références des œuvres traduites dans le monde)